

En lui offrant un poste de chargé de cours pour un semestre, l'Université McGill de Montréal permit à ce professeur, âgé de trente ans, de terminer sa thèse de doctorat de l'Université de Chicago. En conséquence, sa thèse finie, Leacock entra à la Faculté des Arts de l'Université McGill comme professeur adjoint d'histoire et d'économie politique. Peu de temps après, on lui accordait une année de congé pendant laquelle il fit le tour de l'Empire et donna des conférences dans cinq pays pour le compte de la Fondation Cecil Rhodes. A son retour, il fut non seulement promu professeur titulaire mais on lui accorda également la direction du département d'économie et de science politiques de l'Université.

Dès qu'il cessa d'enseigner à des enfants, besogne qu'il considérait comme une corvée et qui l'obligeait à rencontrer des parents chouchouteurs, pour pénétrer dans l'atmosphère détendue qui régnait entre les vieux murs de l'Université, il prit goût à cette vie. Leacock ne se préoccupait pas du maigre revenu qu'il en tirait. Il écrivit un manuel intitulé *Elements of Political Science*, qu'adoptèrent bientôt de nombreux collèges américains et, par la suite, des enseignants dans le monde entier. Pour lui, malgré tout, ce genre d'écrits devait rester au deuxième plan de ses devoirs d'universitaire. Du moins, le pensait-il.

Un soir, à la fin de l'année 1909, entrant dans son petit appartement montréalais, il trouva sa femme et son jeune frère George (plus spirituel encore que Stephen, disait-on, et dont celui-ci s'appropriera plus tard les histoires) en train de relire ses vieux albums du temps où il allait à *Upper Canada College*, qui contenaient des coupures de pastiches que Stephen avait fait publier une bonne dizaine d'années auparavant. Tous deux pressèrent Stephen de songer à les réunir en un volume pour les faire publier. Des amis lui conseillèrent, au contraire, de n'en rien faire, croyant qu'une telle initiative pourrait nuire à sa carrière professorale.

Après avoir consulté un imprimeur de Montréal, la décision fut prise de publier un court volume intitulé *Literary Lapses*¹ et de l'offrir en vente au public pour la somme de 35 cents. En mai 1910, six semaines après la parution de ce modeste ouvrage, l'éditeur britannique bien connu, John Lane, qui se trouvait en voyage, s'arrêta à Montréal en route vers l'Angleterre. Il s'en alla flâner dans une petite librairie de la ville à la recherche de reliures anciennes et y acheta un exemplaire de ces *Histoires humoristiques* pour passer le temps au cours de la traversée en bateau. A peine arrivé à Londres, Lane adressa un télégramme à Leacock pour s'assurer les droits de reproduction de la collection pour l'Angleterre. Un contrat fut signé sur-le-champ, et presque aussitôt, Leacock vit sa réputation s'étendre au monde entier. On le considérait déjà comme le successeur de Mark Twain, qui venait de disparaître. Il reçut des deux côtés de l'Atlantique des demandes de nombreux journaux et revues, sollicitant des oeuvres de sa plume.

Leacock n'avait jamais rêvé de devenir écrivain de profession, et encore moins écrivain humoriste. Mais il s'attela à la tâche que réclamait une demande aussi soudaine. Dans les douze mois qui suivirent, il fit publier

1 Traduit en français sous le titre de *Histoires humoristiques*.